

Paul me rappelait, pour me parler de son père. Vous le consolerez quand je n'y serai plus ; pauvre père, il sera bien malheureux ! Vous lui parlerez aussi de Dieu, vous lui direz ce que vous m'avez dit. Vous me le promettez, Monsieur ? — Où est-il mon père ? J'espère qu'il dort. Adieu, me dit-il ensuite, vous reviendrez ; à demain.

Je restai encore quelque temps sans qu'il m'adressât la parole ; le père entra et sortait continuellement de la maison sans paraître s'apercevoir qu'il faisait une pluie violente ; il m'inspirait une profonde pitié. Enfin voyant son fils endormi, il se hasarda dans la chambre, et s'assit à quelque distance, restant immobile, les yeux fixés sur lui.

Je partis avec le projet de revenir le lendemain de grand matin. En effet le soleil n'avait pas encore paru, que je m'acheminai plein d'émotion vers mes amis. La campagne rafraîchie par la pluie, avait une pureté et un calme qui contrastaient avec les impressions douloureuses de cette nuit de trouble et d'orage. Le souvenir de la chambre du malade, des trois personnes que j'y avais laissées, de ce silence solennel que la respiration seule de l'enfant interrompait, ne m'avait pas abandonné un instant ; mais dans cette matinée si belle, la nature semblait s'être reconciliée avec l'homme et lui promettre la paix. On éprouvait, comme malgré soi, un espoir, un soulagement irrésistible ; il semblait que le poids de mon cœur dût se dissiper comme un rêve pénible.

Hélas ! il ne pouvait en être ainsi ; j'entrai dans la maison, où je ne rencontraï personne ; j'allai droit à la chambre, j'ouvris la porte avec précaution, il semblait que je vinsse de la quitter : tout y était dans le même état, le père qui ne s'était pas couché, était resté à sa place ; seulement la garde malade, cédant à sa fatigue, dormait, la tête appuyée sur son fauteuil. On ne paraissait point s'être aperçu de l'arrivée du jour, la lampe de nuit continuait à brûler dans un coin, sa lueur pâlisait aux rayons du soleil, qui cherchaient à se faire jour à travers les contrevents. La puissance d'une nature brillante, ses teintes riantes, ses bienfaisantes impressions, ne pouvaient plus rien pour cette maison éprouvée ; c'était à une lumière plus pure à y porter la consolation.

Les jours suivants, Paul continua à s'affaiblir, bientôt il ne parla plus, son regard se troubla. Cependant il paraissait m'entendre, et quand je lui proposais de prier, il joignait les mains.

Enfin le moment vint où cette jeune âme, préparée à son délogement, fut rappelée auprès de son Dieu ; l'affliction fut générale dans le village, les habitants se réunirent pour donner au malheureux père une preuve d'attachement ; je me mis à leur tête pour accompagner le convoi au champ du repos.

Tous les yeux suivaient avec anxiété le pauvre capitaine qui faisait d'incroyables efforts pour paraître calme ; il resta maître de lui jusqu'à la fin. Dès que le cercueil fut descendu dans la fosse, j'adressai quelques mots aux assistants, je parlai de la foi et de la confiance de cet enfant qui nous laissait un exemple à suivre. Mais j'ouvrai de trop étonner M. David ; le regard, qu'il m'adressa, me prouva qu'il était reconnaissant de ce que j'avais fait.

J'allai le voir quelques heures plus tard, lorsque les parents et les amis qui l'avaient assisté se furent retirés. Il se promenait seul dans sa chambre qui lui rappelait tant de souvenirs différents. Il vint à moi, me serra la main, me fit signe de m'asseoir et continua sa silencieuse promenade,

dont le mouvement régulier lui était sans doute nécessaire pour lui donner de la fatigue et une sorte d'engourdissement.

De temps à autre je disais quelques mots de mon bien-aimé Paul, du bonheur qui était son partage, loin des épreuves de cette terre. Le capitaine ne me répondait pas, il continuait sa marche. Tout-à-coup je le vis regarder autour de lui, se diriger vers la porte, la fermer ; puis venant à moi, se jeter à mon côté et y rester attaché, en versant des torrents de larmes. Je souhaitais cette effusion, et je le retins en le serrant dans mes bras.

Qui pourrait dire qu'il a vu pleurer le capitaine David, s'écria-t-il ? Vous seul, M. le pasteur. Ce n'est pas la mort de cet enfant qui me met dans cet état, c'est le sentiment de ce que vous avez fait pour moi. Vous qui l'avez assisté jusqu'à la fin, pouvais-je le consoler, lui parler ? Je vous l'ai remis, vous ne m'avez pas refusé, moi misérable qui ai constamment cherché à vous contrarier. Il prononça ces paroles avec une véhémence qui m'effraya. — Oh ! pardonnez-moi, je vous en conjure ; laissez-moi me jeter à vos pieds, et vous implorer à genoux.

Ce fut avec peine que je parvins à l'empêcher de me donner cette marque de repentir à laquelle il voulait se soumettre.

Ce n'est pas devant moi un homme faible, un pécheur qui peut-être même n'est pas sans torts vis-à-vis de vous, qu'il faut s'humilier. Si vous sentez le besoin de pardon, c'est plus haut qu'il faut le chercher.

Oh ! dit-il, je suis un être abominable ; mais si vous saviez combien je suis malheureux, si vous connaissiez toutes les pensées qui ont roulé dans ma tête, vous ne m'abandonneriez pas.

Je suis bien loin de vouloir vous abandonner ; mais eussé-je cette coupable pensée, je ne le pourrais pas : j'ai promis à Paul de chercher à vous consoler, il m'en a fait solennellement prendre l'engagement ; et je lui racontai ce qui s'était passé.

Les dernières paroles de Paul devaient avoir une grande portée. En avait-il le pressentiment, lorsqu'un mouvement si filial et si pur les lui dictait. M. David vit dans le désir de son fils une direction qui avait quelque chose de sacré. Il lui apparaissait alors comme un être supérieur auquel il devait se soumettre. Ah ! n'est-ce pas ce sentiment qui nous domine lorsque nous venons de perdre le premier objet de notre affection, de chercher quelque chose à faire encore pour lui ? N'est-ce pas un besoin impérieux de suivre ses dernières volontés ? Paul vous a dit cela ? Paul a pensé à moi ? Il a voulu que je fusse remis en vos mains ? Et des sanglots vinrent le suffoquer. " Cher enfant, je ferai ce que tu as désiré ; oui, je l'obtiens. C'est donc toi qui étais le véritable père, tandis que moi, moi... pauvre incrédule..."

Vous, incrédule, M. David ! vous ne l'avez jamais été, pensez à ce qui vient de se passer. N'avez-vous pas donné, malgré vous peut-être, une preuve éclatante, irrécusable de votre assentiment aux grandes vérités religieuses.

Je n'en serais que plus coupable, ajouta-t-il après un moment de réflexion.

C'était, quelque chose d'avoir sauvé le capitaine du désespoir du premier moment, de l'irritation et du murmure ; on aurait pu craindre qu'un caractère si fort éclatât avec violence, mais une véritable douleur est le plus souvent muette et résignée ; je jugeai de la profondeur de la sienne par le changement qui s'opéra en lui ; point de ces accu-